

Atom, vol direct France-Japon quatre fois par an

ENTRETIEN AVEC FAUSTO FASULO

PAR PASCALE JONCOUR ET CHRISTOPHE PATRIS

Depuis 2017, la revue *Atom* est le seul trimestriel proposant une vision encyclopédique et patrimoniale du manga à travers des articles de fond et des interviews fleuves des principaux mangakas. Derrière ce très bel objet éditorial se cache Fausto Fasulo, véritable homme-orchestre de la revue et incarnation érudite de la « génération manga ». Nous avons rencontré ce passionné de la culture japonaise, intarissable sur le sujet, qui a fini par inventer « le magazine qu'il voulait lire ».



Atom, n° 15, septembre 2020.



Fausto Fasulo de passage dans l'atelier d'Akiko Higashimura (*Le Tigre des neiges, Trait pour trait...*). Page Facebook d'*Atom* du 27 février 2020.





Vous êtes à la fois rédacteur en chef du magazine *Mad Movies* et de la revue *Atom*. Comment s'est créée cette double casquette ?

Fausto Fasulo : J'ai commencé à *Mad Movies* en tant que stagiaire. J'ai ensuite été secrétaire de rédaction, pour deux ans plus tard prendre la tête de la rédaction en chef. Dans mon parcours personnel, le manga a toujours été lié au cinéma. D'une part parce que je fais partie d'une génération qui a grandi avec la culture japonaise diffusée à la télévision française, cette génération « Club Dorothée ». Je suis né en 1983. Cette diffusion allait de pair avec la découverte, pour moi, du cinéma fantastique. Ce que j'aimais dans le manga et que je ne trouvais pas toujours dans les comics ou dans la BD franco-belge, c'était l'énergie, la vitesse, la subversion, la violence, le sexe... Tout ce qu'on reprochait au manga à l'époque, c'est exactement ce pour quoi j'y étais. Il y avait un vrai goût de transgression par rapport aux productions occidentales. Ensuite j'ai découvert des longs-métrages d'animation, que ce soit *Akira* de Katsuhiro Ôtomo, *Ghost in the Shell*... qui m'ont beaucoup interpellé pour les mêmes raisons.

Et *Atom* ?

J'ai simplement appliqué à *Atom* des recettes qui ont fait leurs preuves dans la presse cinéma depuis des années, avec le concept des grands entretiens. Pourquoi tel mangaka a écrit telle histoire ? Quelles sont ses influences ? Ses techniques de dessin ? J'ai réfléchi au magazine que je voulais lire. C'est parti d'un geste onaniste. J'ai proposé à mon éditeur, Custom publishing, de faire un magazine qui soit très exigeant, où la parole serait donnée longue-

ment, avec une vraie notion d'investigation, en partant au Japon le plus souvent possible. Chaque numéro, jusqu'à la pandémie, a été préparé au Japon. Les mangakas voyagent très peu. Dans leurs ateliers, l'entretien est d'autant plus riche et stimulant. Depuis la pandémie, je travaille soit avec des correspondants sur place, soit par Zoom, même si je n'aime pas cela.

Combien êtes-vous à travailler pour *Atom* ?

Je réalise tous les entretiens. Il y a plusieurs traducteurs, des rédacteurs qui s'occupent des textes biographiques, de certains dossiers, du cahier critique. Le noyau dur, c'est cinq personnes.

Pourquoi « *Atom* » ?

C'est un clin d'œil au personnage de Tezuka, Astroboy, qui en japonais se nomme Atomboy. Et quatre lettres, c'est bien, ça permet d'avoir un beau logo.

Cela a fonctionné tout de suite ?

Le premier numéro, en 2017, a très bien marché. Le n° 2 a été un peu plus dur, puis on a fini par trouver notre rythme de croisière. Ce qui est compliqué pour un titre comme *Atom*, c'est la promotion. On n'a ni les moyens ni l'envie de payer des dos de kiosques. Ce qui nous a aidé, c'est la manière dont on a repensé le magazine à l'aune du Covid. On n'a sauté aucun numéro, on a juste décalé un numéro d'un mois. On a investi les plateformes de financement participatif, sous une forme de prévente. Nous avons à ce moment lancé une version cartonnée des numéros. Ces plateformes créent un nouveau canal de promotion et



Doubles pages extraites de *Atom*, n° 19, décembre 2021/ janvier/février 2022 (existe aussi en version cartonnée).

de diffusion, qui permet de ne pas rogner sur les ventes en kiosques et en librairies. C'est un autre public. On a également proposé des reproductions de dessins originaux, ce qui a plu, les lecteurs de manga étant très fétichistes. Cela permet de créer une nouvelle habitude chez les lecteurs. Cela a été un vrai changement de paradigme pour nous. Les numéros sont aussi devenus plus épais. À l'origine, nous propositions 132 pages. Nous sommes montés jusqu'à 196 pages, et le « Spécial Tokyo » atteignait plus de 240 pages. Cela se répercute inévitablement sur le prix de vente, en fonction des numéros. Les premiers numéros coûtaient 9,90 €. Pour le « Spécial Tokyo », nous sommes passés à 19,90 €. Les prix varient selon la pagination.

C'est un modèle économique rentable, aujourd'hui ?

Oui ! Avec une majorité de ventes en kiosque, avec de la publicité. Ça ne me pose pas de scrupule, tant que l'annonceur ne met pas son nez dans l'éditorial ou ne défigure pas la maquette.

Quel est le tirage ?

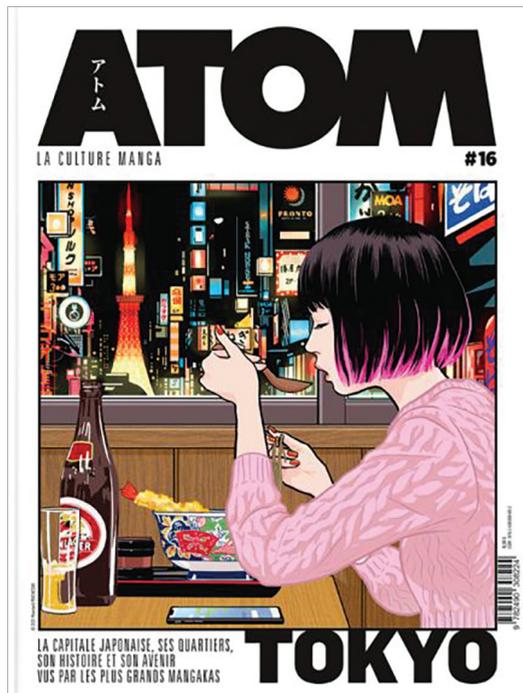
On vend 1 000 exemplaires du cartonné, via le diffuseur Makassar, sur un tirage de 2 à 3 000 exemplaires. Le souple est tiré à 10 000 exemplaires.

Quel est le public d'Atom ?

Celui que je visais au départ, c'était moi : un public de trentenaires qui lisaient du manga et en lisent peut-être encore, et qui sont généralement intéressés par la culture japonaise. En terme de cible, il s'adresse plutôt aux adultes, c'est le cas de la presse en général, les adolescents n'en achètent plus. Le magazine est cher, les ados préfèrent acheter les mangas.

Aviez-vous un modèle en tête en créant Atom ?

Non, je crois que le magazine est sans précédent. Dans les années 1990, je lisais *HK magazine*, lancé par Christophe Gans. C'était une revue luxueuse dédiée au cinéma asiatique. Cela m'a inspiré pour *Atom*, en proposant de grandes illustrations, de belles reproductions en couleur, offrir un matériau inédit, des photos des ateliers et espaces de travail...



↑
Atom, n° 16, « Spécial Tokyo », (cartonné) février-mars-avril 2021.



↑
Atom, n° 20, « Saveurs du Japon », (version souple) mars-avril-mai 2022.

Il n'existe pas d'équivalent d'Atom au Japon ?

Non. Les éditeurs japonais sont d'ailleurs souvent surpris du niveau d'investigation. La culture journalistique est très différente là-bas. Les questions ne seront pas les mêmes. Ils publient des interviews d'auteurs, mais plus dans des magazines culturels. Il faut savoir qu'avant chaque parution, nos articles sont traduits et relus par les Japonais qui valident non seulement la mise en pages de leurs illustrations mais aussi les interviews des mangakas. Il faut se plier au folklore d'entreprise japonais, montrer patte blanche. Mais j'ai très rarement eu des demandes de corrections. Ce qu'ils souhaitent vérifier, c'est la maquette, l'utilisation des images, et que les copyrights sont appliqués aux bonnes illustrations. Il y a tout un processus de validation. C'est l'un des aspects les plus lourds et laborieux.

Une traduction serait-elle envisageable ?

On reçoit des demandes, mais je manque de temps. Mais selon les pays, les ayants droit des titres – et donc des images que nous diffusons – ne seraient pas les mêmes.

C'est vous qui définissez les thématiques et les couvertures ?

Oui, c'est un vrai magazine d'autocrate ! Il n'y a pas de comité de rédaction. Le dernier numéro sur la nourriture dans les mangas, ce genre qui s'appelle le « gourmet manga », nous permet de mettre en couverture le *Gourmet solitaire* de Taniguchi. J'ai fait une longue interview de Masayuki Kusumi, le scénariste et créateur de l'album, qui m'a raconté comment ils travaillaient ensemble, en allant dans les restaurants... Taniguchi est décédé il y a cinq ans, au moment de notre sommaire du n° 2, nous n'avons donc jamais pu l'interviewer.

Comment lisez-vous les mangas ?

J'ai beaucoup de livres en japonais, même si je ne parle pas la langue. Il n'est pas besoin de le parler pour apprécier sa qualité ou son intérêt. La force de cette expression visuelle, c'est sa capacité à vous capter instantanément. Je fais un peu de veille au Japon, en passant beaucoup de temps sur place en librairie. Le manga reste d'abord publié dans la presse, vendue non pas dans des kiosques comme

en France, mais en librairie ou dans les konbinis, les supérettes, dont l'offre diffère selon les quartiers. J'observe la réédition des classiques. Les éditeurs français capitalisent généralement sur les mêmes auteurs, alors que certains auteurs déterminants sont inédits chez nous. Il existe de très belles rééditions au Japon que je rêverais de voir éditées en France.

Est-ce que vous faites la distinction entre l'industrie et les mangas d'auteurs ?

Moi, je ne fais pas la différence. Il y a UNE industrie du manga. Mais ce qui est intéressant, c'est qu'il y a une différence entre ce qui est grand public au Japon et ce qui est considéré comme plus exigeant en France. Certains titres considérés en France comme des œuvres un peu pointues ou «arty» figurent au Japon dans un paysage tout à fait mainstream. La perception de la culture alternative japonaise en Occident est souvent biaisée. On oublie parfois que Taniguchi, considéré comme le mangaka le plus respectable en France, travaillait également beaucoup sur commande, créait aussi de la série B, violente, parfois un peu sexy, proche du roman de gare. Il avait une logique de production que nous n'imaginons pas, parce qu'elle n'est pas dans la logique franco-belge.

Est-ce que le regard étranger finit par transformer le regard japonais sur les mangas ?

Avec le temps, oui. Aujourd'hui, avec les réseaux sociaux, cela va plus vite, les retours de l'étranger viennent plus rapidement. Il en va de même, en miroir, côté japonais. Certains mangakas citent Bilal ou Moebius, des auteurs évidemment importants, mais qui n'intéressent pas une partie de la population ici !

Est-ce que vous êtes lu par les éditeurs français de manga ?

Oui. Je les sollicite pour les interviews, ce sont eux qui me fournissent le matériel pour les éditions françaises. Eux n'ont pas toujours l'accès que je peux avoir avec les auteurs, ils demandent à assister à certains entretiens...

Comment éditorialisez-vous la production ? Le numéro sur la ville de Tokyo était très audacieux.

Ma chance est d'être allé très souvent au Japon. J'ai

toujours été très observateur. Il y a des sujets, comme la science-fiction, qui sont évidents. D'autres, comme la ville de Tokyo, qui sont un peu des numéros «monstres», très plaisants à faire, mais qui risquent parfois de tomber dans un vortex éditorial...

Que pensez-vous des auteurs de manga français ?

À titre personnel, cela ne m'intéresse pas beaucoup. Pour moi c'est une forme d'expression qui par essence est tellement nipponne... Il y a bien sûr des auteurs qui sont très fidèles à l'esprit, comme Tony Valente (*Radiant*) ou Balak, Sanlaville, Vivès (*Last Man*), Romain Lemaire (*Everdark*)... Finalement, ce que j'aime, ce sont les auteurs qui travaillent leurs influences japonaises par petites touches, de manière impressionniste, sans vouloir faire de la duplication.

Est-ce qu'une grande partie de la production reste inédite en France ?

Oui, beaucoup de genres ne passent pas à l'adaptation française. Ce n'est pas qu'une question de sujets sulfureux ou violents. Sortir un manga de golf en France, l'un des sports les plus populaires au Japon, cela ferait un four. Il y a des mangas sur tout : les chauffeurs de trains, le monde de l'entreprise... Je ne suis pas sûr que cette vision japonaise captive le public français.

Et cela veut dire que vous n'en parlerez pas dans Atom ?

Je parle principalement de ce qui est traduit en France. Sauf exception, lorsque les auteurs sont vraiment très importants au Japon. Pour le numéro sur le manga culinaire, j'ai interviewé le scénariste de la série *Oishinbo*, Tetsu Kariya. C'est un véritable phénomène, avec plus de 110 volumes, qui existe depuis 1983. Tous les Japonais le connaissent !

Est-ce que vous pourriez publier vous-même certains titres restés inédits en France ?

Ça m'est bien sûr déjà passé par la tête. À force de ne pas trouver ce que l'on aimerait lire, on finit par le produire soi-même. Mais aujourd'hui j'ai une casquette sur le festival d'Angoulême. Je travaille à la direction artistique de la partie Asie. Déontologiquement, ce serait étrange d'être éditeur en parallèle. Ça me gênerait vraiment. À dé-

faut de les éditer moi-même, j'envoie parfois des messages aux éditeurs pour leur faire des suggestions. Parfois ça marche, parfois pas.

Atom joue-t-il un rôle prescripteur ?

Certains numéros, oui. C'est en tout cas le retour que je reçois des libraires.

Est-ce que l'engouement du lectorat français se traduit par une augmentation de l'offre ?

Ça motive en tout cas la création de nouvelles structures d'édition. On n'a jamais eu autant d'éditeurs de manga sur le marché.

La romance semble pour l'instant peu présente dans les numéros d'Atom.

C'est vrai que nous n'avons pas fait de numéro spécial Shôjo, même si on a interviewé de nombreuses autrices du genre. En vérité, le shôjo n'est pas en soi un genre, mais correspond plus à un segment de lecteurs. Les Japonais fonctionnent par compartimentation de cibles, en fonction de l'âge et du sexe. Et au sein de cela, les sous-catégories sont assez vertigineuses !

Quelles autres thématiques pourriez-vous envisager à l'avenir ?

Il y en a une évidente, c'est le sexe. Sans mauvais jeu de mot, ce serait un numéro très excitant, qui permettrait d'aller à rebours de tous les clichés. Les auteurs de mangas pornographiques ne sont jamais interviewés. Il faudrait aussi être pédagogue, ne pas ranger tous les mangas érotico-pornographiques dans les mêmes cases. Après, cela poserait la question du placement en kiosque. Nous avons le projet d'un numéro sur le sport, qui a souffert du report des Jeux Olympiques. Les mangas de baston, de fantaisie... On pourrait également imaginer un dossier sur la fanfiction. Les *Dojinshi*, les fanzines, c'est colossal. Beaucoup d'auteurs professionnels ont commencé par là. C'est un marché énorme !

Et un numéro de manga pour les petits ?

Ah oui, ça m'intéresserait. La production de Kodomo Manga est mal représentée en France. Je ne suis pas sûr que cela cartonnerait au niveau des ventes. Il y a pourtant des choses splendides ! Même

si parfois un premier volume peut être traître, et être développé de manière moins enfantine. *Doraëmon*, le petit chat bleu qui vient de l'espace, c'est LE manga le plus important pour enfants au Japon, alors qu'en France ça ne marche qu'auprès du public adulte !

Quel bilan tirez-vous après ces cinq premières années de parution ? Le rythme trimestriel vous paraît-il le bon ?

Je ne pourrais en tout cas pas en faire plus. Aujourd'hui, je sors 12 numéros mensuels de *Mad Movies* par an, plus 5 à 6 numéros spéciaux, auxquels s'ajoutent les 4 *Atom*... ça fait 21 sorties par an ! En faire moins, ce serait par contre prendre le risque de ne plus exister dans la tête des lecteurs ni dans les kiosques. Ce qui nous préoccupe aujourd'hui, c'est l'augmentation du prix du papier, on arrive à plus de 40 %. La version cartonnée est imprimée en République tchèque, le magazine en France. Il y a peu de chance qu'on revienne à la normale. On a donc dû significativement augmenter le prix du magazine.

En vieillissant, Atom pourrait-il devenir un titre de référence ?

La sobriété nous permet en tout cas d'être esthétiquement pérennes. Je pense que dans dix ans, le magazine restera lisible et aura bien vieilli. Plus une maquette est sobre, plus elle est vouée à bien vieillir. On le voit par exemple avec les vieux numéros des *Cahiers du Cinéma* ou d'*À Suivre*. Parfois, l'austérité « paie » ! ●

Propos recueillis par Pascale Joncour et Christophe Patris le 9 mars 2022